

Yves Bonnefoy

Quarante-cinq poèmes de W. B. Yeats

INTRODUCTION

[Extrait]

LA PENSÉE, CHEZ YEATS, et c'est en quoi il est grand poète, est la collaboration de la conscience et de l'inconscient, c'est la fusion maîtrisée, fructueuse, dont notre époque est si peu capable.

Et il faut donc, cette « pensée », ce « raisonnement », les traduire, autant qu'il faut s'attacher à l'ardeur dont on les voit naître, et cela peut sembler ajouter encore aux difficultés de la tâche. Mais la réflexion yeatsienne a toujours quelque chose de si universel, de si indépendant de telle ou telle sorte de langue, ainsi ces livres auprès du feu dans la maison sous la neige, qu'il est presque possible de pleinement la revivre dans d'autres mots que ceux de la langue anglaise. Et plutôt qu'un surcroît d'empêchement elle est donc la clef qui peut ouvrir à ce temple où une épiphanie a peut-être eu lieu, où un rituel se célèbre. A se conformer à ce qu'elle dit, on pourra faire en français aussi quelques-uns des pas de l'approche. Encore est-il nécessaire d'obéir à quelques principes.

Le premier, de fidélité absolue à cette ligne du sens là où elle a sa rigueur, c'est-à-dire non tant dans les acceptions ordinaires, celles qu'offre le dictionnaire, qu'au plus près du débat qu'ont eu les mots dans le texte avec les données d'une vie ou les chiffres d'une pensée ou d'un rêve : et j'avoue mon irritation devant nombre de traductions qui aux vocables d'un texte appariaient des mots de leur langue sans retraverser ce conflit du conscient et de l'inconscient – et parfois cette paix, ensuite - , comme si leurs auteurs pensaient que les poètes disent n'importe quoi, se souciant surtout d'agiter des mots. Rien de pire pourtant que ces phrases qui laissent la sympathie sur sa faim, mieux vaut l'interprétation erronée que cette glu du vague où ne s'élabore aucune forme vivante, et où l'exigence première se superficialise donc, et se banalise. Il n'est pas bon de traduire si c'est pour mettre en circulation ce qui méconnaît que la poésie se joue dans une tension du sens autant que des mots, des signifiés autant que des signifiants. Déjà la multiplication des traductions aujourd'hui, dont la majorité ne mesure pas assez l'importance des

rythmes, de l'allant rythmique des phrases – de l'« état chantant », disait Valéry – a-t-elle trop habitué le lecteur à des textes qu'on n'entend plus vibrer dans leur profondeur comme les cordes d'un instrument. C'est comme si on substituait le livret à l'opéra, et sans le dire ni même sans le savoir.

Et le second principe : que s'il s'agit donc d'être fidèle à ce sens qui se porte vers l'indicible, il ne faudra pas hésiter à suivre la pensée du poète là où elle va dans les mots mais à des moments s'y dérobe par obscurité ou ellipse sous l'enchevêtrement des significations latérales, alors pourtant qu'on sent bien que l'auteur n'a jamais cessé d'en soutenir la visée. Et cela, qui chez le lecteur s'appelle comprendre, c'est en traduction expliciter, ce qu'il ne faut donc pas refuser de faire, quitte à encourir des périls. Du moment en effet que l'on a porté l'analyse là où l'intuition, la méditation premières se sont laissées recouvrir par les flux et reflux d'une écriture pour une part inconsciente, la traduction va être plus « claire » et paraître plus cohérente que l'œuvre : ce qui en est une distorsion. Mais faut-il préférer que se rompe dans la version en français – et là, évidemment, sans recours – ce que le lecteur du poème original a toujours, lui, les moyens de recherche à suivre, ou à renouer : à savoir le fil de la réflexion que Yeats a fini par conduire à terme? Qu'aurions-nous obtenu de bon si, faute de préserver cette ardente continuité du « raisonnement », qui vaut bien la continuité des mots dans la matière textuelle, nous laissons croire à un Yeats simple jongleur d'idées, simple employeur de « thèmes » qu'il oublierait de poursuivre à chaque fois qu'ils le gênent? En vérité, ce serait là faire injure aussi à ce qu'on nomme le texte, en laissant croire que les mots y sont toujours aussi déjointés que dans ces traductions en surface. Mieux vaut se résigner à la nécessaire violence de l'explication, en des points, et se demander maintenant si cette violence n'est pas, d'une autre façon, réparable.

Ce qui, heureusement, est le cas, puisque interpréter, là où il le faut, aller au-devant de la pensée là où elle ne se dit plus qu'en énigme, c'est s'impliquer personnellement, à cause des choix qu'il va falloir faire, et donc s'obliger à se mieux connaître, c'est-à-dire à changer, à devenir : d'où un afflux de problèmes qui vont interférer avec ceux de l'œuvre et regonfler de la densité d'un vécu, d'un inconscient, d'un imaginaire – les nôtres – la traduction que la recherche d'un sens risquait de rendre trop conceptuelle. Pour ne donner qu'un exemple de ce qui peut

se produire ainsi, je reviendrai une fois encore à *Among School Children*, en cette fois à son moment décisif, quand l'ultime strophe commence :

Labour is blossoming or dancing where
 The body is not bruised to pleasure soul,
 Nor beauty born out of its own despair,
 Nor blear-eyed wisdom out of midnight oil.

a écrit Yeats, et c'est là, à mon sens, un de ces points où la pensée – puisque, à l'évidence, il y en a une – passe par l'ellipse ou l'ambiguïté sans pour autant être détrônée au profit de la masse de signifiants qui certes l'entoure et l'assaille : d'où la nécessité pour le traducteur d'intervenir, sinon il laisserait se défaire les équilibres du texte. De quoi s'agit-il, dans ce cas? D'une ambiguïté qui est dans le mot *labour*, et qui est tout à fait nécessaire au sens, encore qu'elle le voile; et de l'obligation on l'on est, puisqu'on ne peut la maintenir comme telle, dans notre langue, de renverser la hiérarchie des deux significations qu'elle unit dans le texte original, c'est-à-dire d'en dire plus que Yeats apparemment ne le fait. Le mot *labour* signifie *travail*, c'est ainsi qu'interprètes et traducteurs l'entendent d'ordinaire dans ce passage. Le « travail » reflourirait donc, le « travail » danserait dans les situations que les vers suivants énumèrent, et qui sont la recherche de la beauté, qu'il ne faut pas faire naître de sa propre désespérance, précise Yeats, et la recherche de la sagesse, qu'il faudra délivrer de l'aridité des spéculations abstraites – sans compter celle de l'harmonie, de la plénitude du corps. Mais pourquoi Yeats se bornerait-il maintenant à l'évocation de ce qui n'est que l'effort de la conscience, alors qu'il n'a cessé depuis le début du poème – et en accord avec ses notes préparatoires - de se préoccuper de l'existence au sens le plus biologique, des promesses que la vie peut sembler lui faire mais ne tient pas, et même des alarmes des mères? Et ne faut-il donc pas, juste après les strophes qui ont décrit ces alarmes, comprendre ce mot *labour* en son autre sens, certes moins fréquent, qui dit le travail de l'accouchement : ces affres qui ne peuvent être qu'en vain s'il est vrai que toute existence est le naufrage d'un rêve, mais, qui sait, retrouveraient sens grâce à une autre façon de vivre? C'est la vie et pas seulement le travail, c'est naître à la vie qui peut reflourir et se faire danse si la beauté, la

sagesse, le corps lui-même sont rendus à la joie qui est en eux : si nous mettons en accord nos pouvoirs (car nous en avons) et nos valeurs, dans l'unisson dont le châtaignier est modèle – qui n'est qu'immédiateté confiante -, au lieu de nous déchirer dans la quête de l'Idéal. En somme, Yeats pourrait bien, pour clore sa réflexion sur Maud Gonne désormais vieille, amaigrie, tragique, avoir avancé l'idée de la naissance divine dont l'humanité lui semble capable, bien qu'il ne l'ait pas reconnue – comme ses *Mages* le montrent – dans celle, doloriste, du Christ.

J'ai donc traduit *labour* par *enfanter* afin de sauver la pensée qui me paraît la plus importante – et qui me semble aussi l'apport principal du poème, en dépit de tout l'agrément que l'ont peut trouver aux richesses propres du texte. Mais ce ne fut pas sans m'être senti obligé par cette décision même de reparcourir mes pensées, mes intuitions ici ou là endormies, de réfléchir à la poésie, de retendre mes propres cordes. C'est dire que mes expériences, mes souvenirs, mes nostalgies, se sont investis, un peu plus encore, dans ma lecture d'un autre. Et que ma traduction s'est vue envahie de mes aveuglements, aussi bien, de mes impatiences ou ignorances : ce qui évidemment est néfaste mais tend à rétablir dans les mots la sorte de continuité, d'épaisseur qui est dans les poèmes qui valent. Un avantage apparaît ici, parmi d'indéniables périls. Plus une traduction interprète, ce qui est le cas si elle explicite, et plus elle en devient le reflet de qui l'a tentée, avec toutes ses différences. Mais pour être fidèle, il faut aussi être libre, et peut-on accéder à sa liberté si l'on n'a pas eu ces occasions en fait légitimes d'aller, en lisant, au-devant de soi? Traduire, ce n'est pas répéter, c'est d'abord se laisser convaincre. Et on n'est vraiment convaincu que si on a pu vérifier, au passage, sa pensée propre.

Source : *Quarante-cinq poèmes de W. B. Yeats*, Hermann, Éditeurs des sciences et des arts, 1989, p. 27-31.